Protestantismes et culture dans l'Europe moderne (XVI^e-XVIII^e siècles)

Hubert Bost

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/asr/1087>

DOI : 10.4000/asr.1087

ISSN : 1969-6329

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2012

Pagination : 233-236

ISSN : 0183-7478

Référence électronique

Hubert Bost, « Protestantismes et culture dans l'Europe moderne (XVI^e-XVIII^e siècles) », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences religieuses* [En ligne], 119 | 2012, mis en ligne le 10 octobre 2012, consulté le 18 juillet 2022. URL : <http://journals.openedition.org/asr/1087> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/asr.1087>

Protestantismes et culture dans l'Europe moderne (xvi^e-xviii^e siècles)

Protestantisme et Lumières

Le renouvellement des problématiques relatives aux Lumières et aux différents discours qu'elles tiennent sur « la religion » (distinction entre Lumières modérées et Lumières radicales, intérêt pour les « anti-Lumières » ou les « ennemis des philosophes », réflexion critique sur les notions et les concepts mis en œuvre) invite à s'interroger sur une éventuelle spécificité du protestantisme à cet égard : jouit-il d'un statut particulier dans le discours « éclairé » ? Comment considérer-il la critique de la religion et la montée du rationalisme ? Même en se limitant à un corpus francophone – étant admis que les Lumières françaises ne sauraient être considérées comme le synonyme de l'*Aufklärung* pour l'Allemagne ou de l'*Enlightenment* pour la Grande-Bretagne –, la question est complexe car les tentatives de dialogue et les confrontations polémiques se déploient dans des directions multiples et selon des modalités variées en fonction des temps, des lieux et des auteurs. De plus, si les notions de « Lumières » et de « protestantisme » sont commodes pour désigner des groupes et des courants de pensée, elles deviennent problématiques dès que l'on entre dans le détail des débats et que l'on en précise les enjeux. Le travail d'élucidation des enjeux idéologiques et historiques requerrait une attention permanente aux nuances qu'il n'est pas possible de restituer en détail ici. La mise en perspective des questions s'est faite en deux étapes :

- l'étude de trois articles de l'*Encyclopédie*, afin de disposer d'un aperçu du discours « éclairé » sur le protestantisme ;
- la recherche des constantes et des évolutions du discours apologétique protestant, destinée à mesurer de quelle façon lui-même accompagne ou récuse le rapprochement entre sa famille de pensée et différentes formes de rationalisme ; avec une attention particulière portée au discours tant philosophique que théologique tenu sur le miracle.

Quelle perception les « Lumières » ont-elles du protestantisme ? Cette première question a été abordée à partir des articles « Calvinisme », « Genève » et « Unitaires » de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert. On sait que, loin de tenir un discours affranchi des normes catholiques à longueur de colonnes, l'*Encyclopédie* mêle des articles parfaitement conformistes et d'autres beaucoup plus audacieux. L'article « Calvinisme » relève de la première catégorie. Bref et factuel, il est « confessionnellement correct » ; il défend le dogme catholique contre les « erreurs capitales des hérétiques » et, pour ce qui concerne la France, ne remet nullement en cause la légitimité de la décision de révoquer l'édit de Nantes. L'article « Genève »,

dont d'Alembert est l'auteur, brosse en revanche de la Réforme du xvi^e siècle un tableau favorable. Calvin y est présenté comme un :

[...] homme de lettres du premier ordre » qui jouissait avec justice d'une grande réputation, « écrivant en latin aussi-bien qu'on le peut faire dans une langue morte, & en françois avec une pureté singulière pour son tems.

Genève bénéficie d'un gouvernement qui a « tous les avantages & aucun des inconvénients de la démocratie » ; elle est à l'avant-garde sur le plan de la santé publique puisqu'après l'Angleterre, elle « a reçu la première l'inoculation de la petite vérole, qui a tant de peine à s'établir en France ». Mais c'est principalement dans la présentation de la religion (ecclésiologie et doctrine) qu'apparaît l'originalité de l'article. Des pasteurs, d'Alembert affirme que « plusieurs ne croyent plus la divinité de Jesus-Christ dont Calvin leur chef étoit si zélé défenseur & pour laquelle il fit brûler Servet », et même que plusieurs d'entre eux :

[...] n'ont d'autre religion qu'un socinianisme parfait, rejetant tout ce qu'on appelle mystères & s'imaginant que le premier principe d'une religion véritable est de ne rien proposer à croire qui heurte la raison.

Au fond, conclut l'encyclopédiste :

[...] le respect pour J. C. & pour les Ecritures sont peut-être la seule chose qui distingue d'un pur déisme le christianisme de Genève.

On sait que les Genevois – au premier rang desquels le pasteur et théologien Jacob Vernet – s'insurgeront contre cette vision rationaliste fortement inspirée par Voltaire. Ce sont moins les étapes de la polémique suscitée par la publication de cet article qui ont retenu ici l'attention que les présupposés philosophiques qui sous-tendent cette interprétation : d'Alembert considère le protestantisme genevois dégagé du calvinisme comme une forme raisonnable et rationaliste de christianisme, compatible avec les Lumières. Cette interprétation est radicalisée dans l'article « Unitaires ». Naigeon y systématise la doctrine antitrinitaire des sociniens afin de démontrer qu'un mouvement s'enclenche inexorablement aussitôt que l'autorité de la tradition (catholique) est mise en cause. Ce mouvement ne s'arrête pas à la Réforme magistérielle et aux Églises luthériennes ou calvinistes qu'elle a suscitées. L'unitarisme (antitrinitarisme et rationalisme) en est le point d'aboutissement logique. Or il est aussi le point de basculement de la théologie vers la philosophie : le mouvement de rationalisation mène au déisme, qui conduit au matérialisme athée. Au prisme de l'unitarisme qui est sa ligne de fuite, le protestantisme apparaît comme un christianisme éclairé, comme une religion philosophique. Cette audacieuse présentation est munie de toutes les précautions d'usage, qui scande la lecture de l'article : le lecteur est convié à se reporter aux articles « orthodoxes » de l'*Encyclopédie* pour y lire la réfutation des abominables hérésies présentées ici dans toute leur force. Il n'en reste pas moins que le mouvement décrit – ou plutôt construit par le discours de l'auteur – est celui d'un progrès de l'humanité, d'une émancipation des dogmes obscurantistes puisque contradictoires : la Réforme a secoué le joug du magistère ; le socinianisme a prolongé sa dynamique en se débarrassant de doctrines incompatibles avec la raison humaine.

Aussi originale et audacieuse qu'elle paraisse en son temps, cette mise en perspective historique et philosophique recycle en fait la critique traditionnelle qu'adressent les controversistes catholiques : la « voie d'examen » et le refus de reconnaître l'autorité de la Tradition et du magistère conduisent les croyants à critiquer les mystères, puis à les nier. Ce que la controverse dénonçait dans le domaine théologique n'est pas fondamentalement remis en cause par le discours des Lumières, soit qu'il prône une position déiste, soit que, via le *Deus sive natura* spinoziste, il débouche plus ou moins ouvertement sur un matérialisme athée. En toute hypothèse, l'idée d'une religion éclairée, qui ne se limiterait pas à une morale et ne renoncerait pas à toute idée de révélation, qui recourrait à la raison de façon modérée et qui dialoguerait avec la philosophie, semble une vue de l'esprit du point de vue des observateurs extérieurs au protestantisme.

Cette séquence philosophique aide à comprendre comment, aux yeux des philosophes, le protestantisme tire son épingle du jeu. Mais cet éloge n'est pas goûté des théologiens protestants, comme en témoigne la polémique suscitée en 1757 par la publication du t. VII de l'*Encyclopédie* où se trouve l'article « Genève ». Au-delà de son aspect anecdotique, cette péripétie montre des porte-parole du protestantisme helvétique francophone attachés à leur tradition confessionnelle et convaincus de sa compatibilité avec les exigences de la raison. La recherche des constantes et des évolutions du discours apologétique protestant vise à comprendre de quelle façon lui-même accompagne ou récuse le rapprochement entre sa famille de pensée et différentes formes de rationalisme. C'est toute la question de l'apologétique, dont plusieurs aspects ont été abordés : celle de la prétention de la religion chrétienne à une supériorité sur toutes les autres et sur tous les systèmes philosophiques à partir d'extraits du *Traité de la vérité de la religion chrétienne* de Jacob Vernet (1745) et de l'article « Religion » de l'*Encyclopédie* d'Yverdon. On relève en particulier chez Vernet le soin mis à établir un lien paradoxal mais logique à ses yeux entre l'éminence du christianisme et les aspects scandaleux de cette révélation vis-à-vis de la raison. C'est ce que montre la séquence des chapitres consacrés à l'humiliation et aux souffrances de Jésus-Christ, à sa mort considérée comme un sacrifice (dans la suite du *Traité de l'existence de Dieu* de Samuel Clarke), à la gloire où il a été élevé après ses souffrances, à l'immortalité de l'âme et à la résurrection des corps, à la fin du monde et au Jugement dernier (I^{re} partie, ch. VIII-XII). Aucun de ces théologoumènes n'est évidemment en soi original ; ce qui l'est en revanche, c'est le dosage des arguments traditionnels et des innovations ou audaces, la recherche d'un compromis entre fidélité à des points de doctrine classiques et volonté de répliquer à des objections nouvelles.

Il était intéressant à cet égard de considérer la question du miracle : si le christianisme est une doctrine supérieure aux autres religions et systèmes de pensée, s'il est vraiment transcendant, pourquoi sa spécificité n'éclate-t-elle pas au grand jour ? Pourquoi Dieu n'accomplit-il pas des miracles qui rendraient fermement la bouche aux esprits forts ? La réponse traditionnelle aux interpellations des sceptiques se trouve dans le thème de la « suffisance de la révélation », développé par exemple dans un sermon de Jacques Saurin sur Luc 16, 27-31 : déjà en son temps Jésus-Christ était sommé de faire des miracles pour établir son autorité, or celui

de sa résurrection n'a pas convaincu ses adversaires ; aujourd'hui les hommes ont tous les éléments pour se rallier à la vérité, le temps des miracles est donc clos.

En admettant la possibilité du miracle, la capacité de certains hommes à accomplir des prodiges (comme les magiciens de Pharaon devant Moïse et Aaron, voir Exode 7-8) complexifie la question : comment savoir qu'un phénomène constaté ou rapporté est un miracle ? son ambivalence ne risque-t-elle pas de tromper le croyant ? La lecture de la « Dissertation sur les vrais et les faux miracles » d'Augustin Calmet (1708) permet de délimiter le cadre exégétique et doctrinal dans lequel débattent théologiens et philosophes. Dans son *Traité sur les miracles* (1729), Jaques Serces propose de parler de « prestiges », une notion que discutera Rousseau en montrant qu'elle ne permet nullement de décider objectivement ce qui est vrai et ce qui est illusoire.

Le miracle existe-t-il vraiment ? Le débat sur ce point a été documenté par la lecture comparée des articles « Fait », « Miracle », « Prodige » de l'*Encyclopédie* de Paris et les articles « Fait », « Miracle » et « Religion » de l'*Encyclopédie* d'Yverdon ; puis par l'analyse de la troisième *Lettre écrite de la Montagne*, où Rousseau défend une croyance rationnelle, débarrassée de croyances devenues inutiles puisque la raison explique aujourd'hui les phénomènes jadis ou naguère mystérieux. Les arguments de Rousseau en faveur du refus total du miracle sont d'autant plus intéressants qu'il connaît parfaitement l'argumentaire théologique qu'il affronte et qu'il prétend défendre mieux que les théologiens de son bord (protestants) les principes de la Réforme dont il a su tirer toutes les conséquences. Comme avec les articles « Genève » et « Unitaires », le protestantisme se voit renvoyer une image de lui-même dans laquelle il ne se reconnaît pas.

L'article « Miracle » de l'*Encyclopédie* d'Yverdon est l'une des répliques les plus abouties à cette offensive éclairée. Fortuné-Barthélemy de Félice y offre une synthèse de toutes les questions débattues en mettant en scène un dialogue philosophique entre « un sage théologien et un jeune élève des nouveaux philosophes » : l'aîné répond victorieusement à toutes les objections contenues dans les positions de Spinoza, du Rousseau de la troisième *Lettre de la Montagne*, du Voltaire du *Dictionnaire philosophique*, du baron d'Holbach du *Christianisme dévoilé* et du Naigeon du *Militaire philosophe*. L'intérêt de l'article réside moins dans l'originalité des arguments – souvent des reprises de l'apologétique traditionnelle : celui qui a manifesté sa puissance en concevant les lois qui gouvernent le monde a la puissance et l'autorité de les suspendre, les miracles ne sont pas incompatible avec les exigences de la raison même s'il faut la foi pour en comprendre la portée – que dans la façon de les réagencer en fonction des défis que lancent les philosophes sceptiques, matérialistes et/ou athées.

Une séance a été consacrée à écouter une conférence de M^{me} Viviane Rosen-Prest sur « Protestantisme et Aufklärung ».